

A la recherche de clichés stéréoscopiques d'Angkor
Deuxième partie
Clichés contemporains, place de la stéréoscopie.

La première partie de cet article (Bulletin n°975) passait en revue les fonds anciens, conservés en France dans une dizaine d'organismes- ASEMI, BNF, CAOM, EFEO, ECPAD, médiathèque de l'architecture et du patrimoine, direction des archives du ministère des Affaires étrangères, musées Albert Kahn, des beaux arts et de la dentelle d'Alençon, du quai Branly, Guimet – et au Royaume Uni à la Wellcome Library. Ces fonds sont considérablement plus riches en clichés stéréoscopiques que ne le laissent entrevoir les catalogues d'expositions récentes *Archéologues à Angkor*, musée Cernuschi (2011) ou *Angkor, la naissance d'un mythe*, Louis Delaporte et le Cambodge, musée Guimet (2013).

Cette deuxième partie part à la recherche de « fonds » contemporains et revient sur la place de la stéréoscopie dans la prise de vue et l'édition anciennes et contemporaines.

Depuis 1857 ou 1860, le site d'Angkor n'a cessé d'être photographié par des amateurs éclairés ou des « professionnels » : administrateurs, archéologues et photographes. Dans certaines institutions comme la BNF, l'EFEO, le musée Guimet, il n'y a pas de discontinuité entre les fonds très anciens et les fonds modernes.

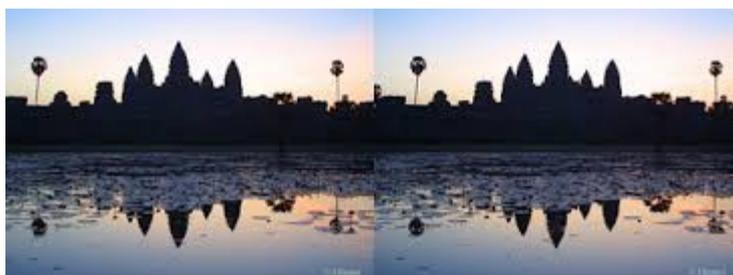
Les grands photographes du Cambodge de la deuxième moitié du XX^{ème} siècle, comme Raymond Cauchetier ou Marc Riboud, n'ont pas pratiqué la stéréoscopie. Pourtant, le site d'Angkor n'a cessé d'être photographié ou « relevé » en relief. Dans son rapport pour l'Unesco *Cambodge, Conservation de Sambor Prey Kuk, Phnom Kulen, Koh Ker, Beng Mealea et Preah Khab de Kompong Svay*, Erik Hansen écrivait en 1969 : « Aucun relevé ne pourrait reproduire les détails nombreux de ces masses de maçonnerie dégradée. Afin d'établir une documentation ... j'ai essayé de prendre des vues stéréoscopiques... Les prises qui pourraient être agrandies à grand échelle donnent la même impression comme si (sic) on examinait les détails de près sur l'échafaudage même ».

La stéréoscopie continue d'être utilisée dans le cadre de projets d'étude et de conservation des monuments, comme auxiliaire de la photogrammétrie ou d'autres techniques comme la lasergrammétrie (voir *Sur les traces de la grande cité d'Angkor*, Vo Trung Dung, Hervé Bonnot, Lightmediation, 2007 http://www.lightmediation.net/blog/podcast/february/angkor_fr.pdf ou *Towards high-resolution large-scale multi-view stereo*, Vu Hoang Hiep, Renaud Keriven, Patrick Labatu, Jean-Philippe Pons, IMAGINE, Université Paris-Est, et ENSAM, Cluny, <http://imagine.enpc.fr>).

L'objectif en est la production de modèles en trois dimensions aussi précis que possibles, jusqu'à la moindre dégradation. Ces modèles sont le pivot de reconstitutions présentées sous forme vidéo – où 3D ne veut pas dire relief et c'est dommage- ou, plus rarement, de maquettes solides.

Pour revenir aux clichés stéréoscopiques contemporains, accessibles au grand public, ceux sont rares ou tout au moins peu connus. Signalons :

- les œuvres du cinéaste/photographe **Robert Bloomberg** et notamment sa superbe vidéo *The Lost Temples of Angkor*, 2002 visible en différentes versions sur le site <http://rgb3d.com/index.php/film-video>



- la galerie de **François Chabrier**, un ami du Stéréo Club de Genève; 70 superbes clichés datant de 2012,

<http://www.franchab-photographe.fr/> , dont est extrait la vue suivante ;



- sur le wiki du SCF, 6 clichés dans la galerie personnelle de Jeanne-Claude Couchot-Durif, datant de 2009 et dans ma galerie une stéréoscopie d'Apsara prise par accident en 1967 et quelques stéréoscopies récentes de statues présentées au **musée Guimet**, dont cette **tête de Jayavarman VII**.



Les clichés contemporains diffèrent-ils des clichés anciens ou peut-on répéter à leur sujet le commentaire de Jérôme Ghesquière (JG) (responsable de la collection de photographies du musée Guimet) : « si nombre des plus anciennes photographies prises dans les monuments khmers par les premiers visiteurs occidentaux reflètent le souci de documenter un domaine nouveau et fascinant, certaines offrent un propos différent où l'émotion et la sensibilité prennent le pas » (*Des photographes en Indochine au XIXe siècle*, p. 166) ?

Il est difficile de comparer avec si peu d'éléments :

- le côté documentaire reste présent dans les vues des archéologues mais leur rôle n'est-il pas d'abord d'inventorier ? Cela dit, lors des journées DocAsie de juin 2014, J.G. a posé une question simple : qu'est-ce qu'un bon cliché documentaire ? Il l'a illustré de deux vues non-stéréoscopiques d'un bouddha d'Afghanistan. Cette question devrait se poser également pour les clichés stéréoscopiques. A moins que, comme le laisse entendre le propos d'Erik Hansen, la stéréoscopie ne donne une telle présence au sujet que la question perde son sens. Il reste à aller photographier, en relief, ce fameux bouddha selon différents paramètres et comparer ;
- le côté sensible, spectaculaire ou humain, des clichés contemporains, stéréoscopiques ou non, est prédominant. Depuis Léon Busy (auteur des premiers autochromes d'Angkor, voir première partie), la couleur est devenue, à côté de la persistance du noir et blanc, une composante de plus en plus importante de la création photographique, voir les clichés pris vers 2010 par Philippe Chancel à la saison des pluies, saison soigneusement évitée par le touriste ordinaire (*Siem Reap au fil des eaux*, Valérie Mallet, Magazine Air France n°152).

La stéréoscopie : une « non-spécificité » française ?

Au terme de cette première recherche, trois questions majeures restent posées :

1. pourquoi, à la même époque, certains grands photographes ont-ils pratiqué la stéréoscopie et d'autres non ?
2. pourquoi le critère « stéréoscopie » est-il absent du classement de fonds importants ?

3. pourquoi les éditeurs de livres ou de vidéos d'Angkor, éditent si rarement des vues stéréoscopiques ?

La réponse à la *première question* ne peut être technique tant la stéréoscopie et la photographie ordinaire sont semblables à l'époque des pionniers. Elle peut être ergonomique ou économique : la stéréoscopie nécessite des appareils et des plaques d'un format particulier, donc un encombrement et une dépense supplémentaires. Pour des expéditions qui nécessitaient des moyens conséquents, cette dernière ne paraît pas décisive. Par contre, dans un environnement difficile, l'encombrement supplémentaire (appareils et plaques) a pu constituer un facteur déterminant. Doudart de Lagrée, responsable de la grande expédition de 1866, n'en fait pas mention dans ses notes. D'autres en parlent-ils ? Cela reste à trouver.

Un parallèle pourrait être fait avec la photographie des sites Mayas. Les premiers clichés, non-stéréoscopiques, furent pris au Yucatan, vers 1860, par un explorateur français Désiré Charnay (1828-1915) sur de grandes plaques (36 x 45 cm) au collodion humide. Peu après, en 1861, un naturaliste anglais Osbert Salvin (1835-1898) photographiait Copán, au Honduras, en stéréoscopie cette fois, voir <http://collections.vam.ac.uk/item/O1045026/monolith-front-view-facing-west-photograph-osbert-salvin/>. Il fut l'un des inspirateurs d'une œuvre monumentale : *Biologia Centrali-Americana* (1889-1902) coordonnée par l'explorateur-archéologue britannique Alfred Maudslay (1850-1931). Cette œuvre, s'appuyant sur plusieurs expéditions, paraît sans équivalent dans l'archéologie khmère- il faudrait imaginer la fusion du catalogue des vues d'Angkor d'Emile Gsell avec *Les Monuments du Cambodge, Etudes...* de Louis Delaporte (publié pour le musée indo-chinois du Trocadéro chez Ernest Leroux en 1924). Malheureusement le « Maudslay » ne contient que des clichés uniques, pris à partir de 1880. Il pose, lui aussi, la question du choix des prises de vues (et celle de la publication des images stéréoscopiques quand elles existent). A décharge pour les explorateurs et archéologues des forêts tropicales américaines, les conditions y étaient (et sont encore) plus pénibles qu'au Cambodge, rendant ainsi plus aigus les facteurs d'encombrement et de complexité des processus.

La *deuxième question*, sur l'indexation, semble traduire une sensibilité inégale à une technique absente de certains fonds. Elle rejoint le type de réponse que l'on peut fournir à la *troisième question* sur la diffusion et l'édition des clichés stéréoscopiques : un désintérêt dominant du public français pour la photographie stéréoscopique. Est-ce vraiment le cas ?

La publication est confrontée au format particulier des clichés stéréoscopiques. Les clichés anciens sont en format double d'où un problème de place pour les éditeurs. Cela dit la numérisation permet de recomposer ces clichés sous forme d'anaglyphes. Cela peut se faire quasiment en deux clics. C'est le cas de la tête présentée ci-dessus, des galeries (et films) de Robert Bloomberg et François Chabrierie, qui existent en version double ou anaglyphique. Pourquoi ne pas revoir les clichés anciens, en noir et blanc, et certains clichés modernes où la 3D serait bienvenue. Manque de ressources ? Je suis convaincu que des stéréoscopistes amateurs se porteraient volontaires pour aider les responsables des fonds.

En France et au-delà, il faut reconnaître que le marché de la photographie en relief reste confidentiel à côté d'un marché de la photographie d'art ou ancienne en vue unique qui a droit de citer dans les grandes ventes. En un sens, cela rend les clichés doubles encore abordables. Mais s'agit-il d'une simple question de maturité, retard d'intérêt des grands collectionneurs, musées ou particuliers, ou d'un obstacle technique, réel ou perçu, pour la visualisation des clichés ?

Les photographies d'Angkor sont dans la tendance générale. Cela-dit, vu l'intérêt du site et de la conservation des monuments confrontés aux dégâts de la nature et d'un tourisme massif, ne faut-il pas innover ?

La stéréoscopie vecteur de « l'immersion virtuelle »

Le site d'Angkor est gigantesque. Il est impossible de reconstruire à côté comme l'ont fait les préhistoriens pour Lascaux ou la grotte Chauvet. L'avenir ne serait-il pas dans les casques ou dans les chambres « d'immersion » pour la scénographie et dans l'impression ou la modélisation 3D pour les objets¹ ou les

¹ <http://3d.si.edu/explorer?modelid=44&reader=true>

maquettes.

Il existe, depuis 2004, des projets de salles « virtuelles » qui donneraient l'impression au visiteur d'être au bord d'une fenêtre ouverte sur le site, voir *Avatars at the flying palace, stereographic panoramas of Angkor*, Cambodia, Sarah Kenderdine, Special Projects, Museum Victoria (Melbourne), Patrimoine & culture numérique, Berlin 2004. Certains de ces projets ont vu le jour pour d'autres lieux, voir la vidéo <http://alive.scm.cityu.edu.hk/projects/related/place-hampi/>.

En attendant...

L'effort de valorisation des clichés stéréoscopiques d'Angkor pourrait s'amplifier. Le catalogue *Objectif Vietnam, photographies de l'Ecole française d'Extrême-Orient, Paris Musées*, datant de 2014, présente 7 clichés en relief dont un sur une double page. Cela représente une augmentation sensible par rapport aux catalogues antérieurs. Souhaitons que cette tendance continue. Verrons-nous un jour, dans la collection Sépia, *Un pèlerin d'Angkor* de Pierre Loti illustré de clichés stéréoscopiques ?

Dans les vidéos grand public de la RMN (Réunion des musées nationaux) et d'autres sur Angkor la synthèse panoramique et la synthèse en 3D sont présentes depuis longtemps, voir une série de jolies séquences sur <http://ngm.nationalgeographic.com/2009/07/angkor/angkor-animation>, le très beau documentaire *Angkor redécouvert* accompagnant l'exposition Delaporte, aussi <http://www.google.com/maps/about/behind-the-scenes/streetview/treks/angkor/> mais qui n'a pas la justesse de ton du premier vidéodisque de la RMN. Le relief pourrait y être ajouté à peu d'effort.

Pour les livres, qui peut décider de la RMN, qui vise le très grand public, ou de l'institution concernée, qui vise en plus un public d'amateurs éclairés ou de spécialistes ?

Dernière piste : Angkor 2.0 ?

Les échanges que le musée Guimet cherche à établir avec son public via les réseaux sociaux numériques ou sa propre médiathèque paraissent très en pointe par rapport aux pratiques des autres institutions, orientées vers la diffusion pure, et très en phase avec le « Web 2.0 », tel que pratiqué dans le wiki du Stéréo Club. Des liens sont à créer.

La rencontre a-t-elle déjà eu lieu ?

Le Petit Parisien du vendredi 15 mars 1929 parle du prix de littérature coloniale décerné à Groslier pour ses études sur le temple d'Angkor et l'archéologie Kmère (sic), de la préparation d'un roman *la Nuit d'Angkor Vat* et... simultanément d'un salon, organisé par le Stéréo-Club français spécialement réservé à la stéréoscopie.

Remerciements

A Isabelle Poujol et Jérôme Ghesquière pour leur conseils déterminants en début de recherche, pour leur écoute bienveillante par la suite ainsi que celle de Yannick Grandcolas de la BNF et de tous les responsables des

iconothèques qui ont bien voulu vérifier les fiches les concernant ; à Julien Béal pour avoir eu l'idée de m'inviter à DocAsie 2014, et à ses collègues pour l'avoir approuvée ; à François Chabrierie pour nous avoir ouvert sa galerie ; à Sarah Kenderline pour m'avoir informé des derniers développements des salles virtuelles dans les domaines culturels et archéologiques, enfin à Audrey Trebaol pour sa relecture attentive de cet article.

L'image suivante est un instantané pris à l'aide d'un Fuji W3 à la fin de ma présentation aux **jours DocAsie de juin 2014**.



Références bibliographiques supplémentaires

- (1) Angkor, sérénité bouddhique, Marc Riboud, Jean Lacouture et autres, Imprimerie Nationale (1992)
- (2) Angkor et dix siècles d'art khmer, RMN (1997) *ne donne pas de détail sur les clichés originaux*
- (3) Les Khmers, Bibliothèque des Arts (1965) *ne donne pas de détail sur les clichés originaux*
- (4) CIC pour Angkor, 15 ans de coopération internationale pour la conservation et le développement durable, Comité international de coordination pour la sauvegarde et le développement du site historique d'Angkor (2008)